Meyder (Simone), « mehr Königlich als frei » Robert de Cotte und das Bauen in Straßburg nach 1681

Münster/New York/München/Berlin, Waxmann, Studien zur Kunst am
Oberrhein Band 4, 324 p., 2010

Anne-Marie Châtelet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1155>

DOI : 10.4000/alsace.1155

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 581-582

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Anne-Marie Châtelet, « Meyder (Simone), « mehr Königlich als frei » Robert de Cotte und das Bauen in
Straßburg nach 1681 », *Revue d'Alsace* [En ligne], 137 | 2011, mis en ligne le 20 août 2011, consulté le
21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1155> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.1155>

des diagrammes typologiques de l'Ancienne et de la Nouvelle Alliance de l'*Hortus deliciarum* et mériterait en effet d'être approfondie en regard du programme sculpté et de la liturgie célébrée dans le bras sud du transept.

Malgré les réserves exprimées sur les méthodes d'approche de l'architecture et de la sculpture, cet ouvrage, bien illustré, fera date à n'en pas douter parmi les contributions déjà nombreuses que celle-ci a suscitées par la riche synthèse qu'il offre sur les parties orientales de la cathédrale de Strasbourg.

Denise Borlée

MEYDER (Simone), « *mehr Königlich als frei* » *Robert de Cotte und das Bauen in Straßburg nach 1681*, Münster/New York/München/Berlin, Waxmann, Studien zur Kunst am Oberrhein Band 4, 2010, 324 p.

En 1681, sa capitulation face aux troupes de Louis XIV a rattaché la ville libre de Strasbourg au Royaume de France. Ses institutions ont été préservées, mais elles ont été placées sous l'autorité du pouvoir royal. Aussi, est-elle devenue, au dire de l'historien Bernard Vogler, « plus royale que libre ». C'est l'expression qu'a retenue Simone Meyder pour le titre du livre qu'elle vient de publier, résultat d'un doctorat soutenu en 2006 à l'université de Tübingen. Le sous-titre en précise le contenu : « Robert de Cotte et l'architecture à Strasbourg après 1681 ». La question, nettement posée dès l'introduction, est de savoir quel a été le rôle du Premier architecte du Roi et de ses bureaux versaillais dans la floraison d'hôtels particuliers qui a marqué Strasbourg au XVIII^e siècle. Ces édifices, qui tranchaient sur le paysage urbain par leur caractère parisien, ont-ils été des avant-postes d'une conquête culturelle orchestrée par le pouvoir royal ? Leur réalisation a-t-elle été la conséquence d'un centralisme politique qui avait pour objectif d'exporter, via l'architecture, le goût et les modes de vie de la capitale ? Autrement dit, que révèlent les activités de Robert de Cotte et de ses « gens » sur les projets et chantiers de ces hôtels strasbourgeois ? Que disent leurs plans et leurs façades au regard de l'idéal parisien ?

En regardant ces édifices à partir de la capitale, Simone Meyder a cherché à élargir une approche qui, jusqu'ici, a plutôt considéré ces hôtels comme des créations strasbourgeoises et les a inscrits dans une histoire locale. S'appuyant sur les articles qui leur ont été consacrés, signés par Hans Haug autour de 1920, puis par Adrien Weirich, Geneviève Levallet-Haug et Jean Daniel Ludmann, elle propose une synthèse enrichie par des recherches complémentaires et renouvelée par cette démarche. En trois chapitres qui constituent une forme de préambule, elle évoque la situation politique, religieuse, économique et militaire de Strasbourg après 1681, le fonctionnement des services de l'architecture, entre ville et

royaume, et la nature des « bâtiments particuliers ». Son enquête réunit en effet à quelques hôtels particuliers, des maisons de « communautés » et de « bourgeois ». À partir des publications de d'Aviler et d'autres contemporains, elle décrit trois types d'habitation destinés à des personnes de rang croissant : la maison, l'hôtel sur rue et l'hôtel entre cour et jardin, et en expose les propriétés – une belle ordonnance de façade et un plan savamment distribué – qu'elle utilise par la suite comme des clefs d'analyse. Le cœur de sa recherche est découpé en trois temps : l'influence de Robert de Cotte à Strasbourg de 1721 à 1736, les réalisations des maîtres d'œuvres de la ville antérieures à 1738, et celles qui furent postérieures à cette année marquée par le remplacement de deux d'entre eux. On débute ainsi par les hôtels les plus prestigieux, ceux du grand Doyenné, actuel évêché, d'Hanau-Lichtenberg, devenu hôtel de ville, et de Klinglin, aujourd'hui occupé par le préfet de région. Viennent ensuite ceux du Maréchal du Bourg et d'Andlau, tous deux rues de la Nuée Bleue, des commerçants Schubart et Weitz, rue de l'Épine et quai Saint-Thomas, et de J.-J. Müllenheim, quai Saint-Nicolas. On termine par un mélange de bâtiments particuliers dus à Joseph Massol, Jacques Gallay, Georg Michaël Müller et les Pflug, occasion de brèves biographies de ces personnalités. Chaque exemple fait l'objet d'une présentation détaillée des commanditaires et des maîtres d'œuvre, des dessins conservés, de sa situation urbaine, de la distribution de ses plans et de la composition de ses façades. Les analyses sont précises, les attributions et datations réinterrogées et parfois contestées, comme celles faites par Adrien Weirich pour les plans de l'hôtel de Hanau (p. 101) ou la façade de l'hôtel du Maréchal de Bourg (p. 149).

Qu'en résulte-t-il ? La démonstration d'une influence certaine qui débute avec l'intervention de Robert de Cotte dont l'ombre plane sur les premiers hôtels. Sollicité pour le grand Doyenné et l'hôtel de Hanau, par des aristocrates aussi différents que le comte d'Auvergne et un « prince allemand possessionné en Alsace », il fit comme à son habitude : envoya des plans, mais ne vint jamais à Strasbourg. Les chantiers ont été suivis par ses « gens », Auguste Malo Saussard pour le premier, Joseph Massol pour le deuxième. Né à Béziers, « appareilleur des bâtiments » à Paris, puis envoyé du Premier architecte à Strasbourg avant d'y devenir architecte de l'Évêché et du Grand Chapitre en 1738, ce dernier illustre bien la pénétration du milieu architectural local par les idéaux parisiens. Les édifices en témoignent. Dans les années 1730, on voit se développer autour de la rue Brûlée un « Saint-Germain strasbourgeois », se généraliser le goût pour les porches discrets et les vastes cours d'honneur, l'axialité et la symétrie, les appartements de trois pièces en enfilade... Certes, la ville présentait un cadre contraint par ses fortifications. Il fallait jouer des coude pour s'intégrer dans une structure parcellaire médiévale qui n'offrait pas les belles ampleurs des lotissements de la capitale. Les hôtels y étaient moins

entre cour et jardin qu'entre cour et terrasse. Ils étaient néanmoins désirés par l'aristocratie, quelle que soit son origine. À y regarder de plus près, on observe quelques infléchissements du modèle parisien, comme l'usage du grès rose, de toitures plus hautes et pentues, de « balcons allemands », ou encore de *Kachelofen* doublant les cheminées pour plus de confort. Les plus modestes bâtiments particuliers édifiés après 1738, qui résultent de la collaboration de maîtres d'œuvres locaux, Georg Michael Müller et les Pflug, avec Joseph Massol et Jacques Gallay, passé lui aussi par Paris avant de s'installer à Strasbourg, montrent tout à la fois la persistance de l'influence parisienne et une certaine liberté prise dans la distribution du plan.

« La conformité souhaitée par le roi français a été renforcée par cette forme de travail, écrit Simone Meyder. On peut penser que Joseph Massol et son commanditaire, l'Évêque de Strasbourg, y ont apporté une contribution fondamentale. La question reste ouverte de savoir s'il s'est agi d'une entreprise planifiée dont Armand Gaston de Rohan-Soubise et Robert de Cotte, puis Joseph Massol ont tiré les fils, ou si la fascination générale de l'Europe pour Paris a été essentielle. Les deux ont probablement joué un rôle à Strasbourg. » (p. 256).

Anne-Marie Châtelet

BENOIT-OTIS (Marie-Hélène), éd., *Charles Koechlin, compositeur et humaniste*, ouvrage collectif publié sous la direction de Philippe CATHÉ, Sylvie DOUCHE et Michel DUCHESNEAU, Paris : Vrin, 2010, 609 p.

Cet ouvrage paru dans la nouvelle collection *MusicologieS*, dirigée par Malou Haine et Michel Duchesneau, comble une véritable lacune. Première synthèse en langue française de la recherche sur l'œuvre encore trop méconnue de Charles Koechlin, il fait suite à des colloques organisés par les Universités de Paris-Sorbonne et de Montréal, en réunissant les études de 24 musicologues et musiciens, enseignant pour la plupart dans les universités françaises, canadiennes et anglaises.

« L'esprit de mon œuvre et celui de toute ma vie est surtout un esprit de liberté », peut-on lire sur la tombe du compositeur. Voilà qui éclaire les multiples facettes de cette personnalité exceptionnelle fort bien mises en valeur. Les écrits théoriques de Koechlin ont longtemps éclipsé son œuvre musical qui ne comporte pas moins de 220 numéros d'opus. Mais ce polytechnicien passionné d'astronomie, amateur d'art, de cinéma et de photographie est en même temps un humaniste socialement engagé.

La première partie de l'ouvrage évoque le critique musical et le conférencier, ardent défenseur de la musique française moderne durant la Première Guerre mondiale. C'est à ce à ce titre qu'il est invité après le